

Propos sur la confiance

par Jean-François Grégoire (2017)

Dans le recueil qu'il a intitulé « Le nom des étoiles » (Gallmeister, 2016), l'écrivain américain Pete Fromm se souvient, alors qu'il est engagé dans un périple que des conditions climatiques dantesques rendent extrêmement difficile, qu'il n'aurait sans doute jamais pris goût à ce genre d'aventure si son père, jadis, ne leur avait pas fait assez confiance, à ses frères et à lui, pour libérer leur sauvagerie et prendre tous les risques dans des jeux qui exigeaient du courage et de la persévérance. Prenant, plusieurs années après, la mesure de la confiance de son père, il écrit : « *Glissant et trébuchant dans la boue et l'herbe, je me demande ce que mon père aurait à dire à propos de son haussement d'épaules, de l'autorisation qu'il m'avait donnée de me jeter dans une mare, qui m'entraîna si loin des sentiers battus – s'il pouvait lire dans l'avenir, le referait-il ? Impossible de lire dans l'avenir, bien sûr. En voyant un gamin hors d'haleine et ébouriffé contempler le ciel, l'eau ruisselant de son jean moucheté de feuilles, qui aurait dit qu'un monde venait de s'ouvrir à lui, quand le gamin lui-même mettrait trente-trois ans à s'en rendre compte ? Pourtant, c'est encore ce que je souhaite faire pour mes garçons dès que la moindre occasion se présente. Qu'ils prennent les rames, puis sautent par-dessus bord. « Voilà le couteau. Tâchez de ne pas vous couper. » Leur donner la balle et leur dire : « Faites-moi un lancer du tonnerre. Que j'aie la main qui brûle. Surtout ne vous inquiétez pas pour moi. »*

La confiance : une force offerte à qui en manque. Je te fais confiance, autrement dit : je te donne des ailes.

Le magazine « Sciences humaines » de juin 2015 a consacré un dossier à la confiance qu'il a intitulé : « La confiance, un lien essentiel ». L'éditorial m'a paru assez intéressant pour que je vous le cite presque intégralement :

« Que serait une société sans confiance, sans personne sur qui compter ? On confie sa santé au médecin, on confie son enfant à l'école, son argent à la banque. On confie un secret à un ami... La confiance prend de multiples visages. A l'école, la confiance est une aide pour entreprendre et réussir. Dans un couple, la confiance est l'un des socles d'une relation fondée désormais sur la reconnaissance et le soutien mutuel. La confiance est un ciment des relations sociales : dans l'entreprise, elle est l'un des rouages de la coopération. Dans l'économie, elle est un facteur de structuration des marchés. Elle est enfin une condition pour qu'une démocratie fonctionne : on se rend compte que quand elle vient à manquer et que la méfiance généralisée s'installe, la société est malade. Si la confiance est présente à tous les étages, c'est parce qu'une société ne saurait s'en passer. (...) Cette confiance recèle une part d'inconnue : mais il faut bien croire en la solidité du sol sur lequel on marche si l'on veut continuer d'avancer. »

Imaginez un monde sans place pour la confiance... Vous seriez obligé de garer votre voiture loin de l'école de crainte qu'un collègue ou un élève ne crève vos pneus ; vous vous sentiriez

tenus de contrôler votre repas au microscope, car – sait-on jamais – quelqu'un qui vous veut du mal aurait pu chercher à vous empoisonner. Etc. Un tel monde serait tout simplement invivable. En même temps, ne pourrait-on pas tenir que notre monde est globalement en déficit de confiance ? Jadis, il suffisait d'une parole et d'un geste (se taper dans les mains) pour être d'accord sur la vente d'une vache ou d'une coupe de bois ; aujourd'hui, la moindre transaction exige une dépense inouïe de contrats de toutes sortes. Jadis, il n'était pas rare qu'en ville comme à la campagne on laisse la porte de sa maison ouverte ; aujourd'hui, c'est pratiquement inconcevable tant règne la peur de se faire voler ou racketter...

Quelques pages du sociologue David Le Breton dans un livre qu'il vient de consacrer à la souffrance chronique (« Tenir », 2017) me mettent la puce à l'oreille. Il évoque des pathologies dont, pour les médecins, *les symptômes viennent de la tête, ne sont pas réels*, pour le dire avec une dame souffrant de fibromyalgie. « *Alors, dit-elle, je n'en parle plus ou presque plus. J'ai eu des traitements, une chimiothérapie qui a tout aggravé, tout amplifié. Alors, les médecins, j'abandonne.* » Là où il faudrait la confiance dans la parole de la personne qui souffre, le médecin, note Le Breton, oppose presque toujours sa juridiction exclusive « *de déterminer la maladie ou la douleur, de les faire entrer dans la légitimité de son savoir et de leur assigner un traitement tout en disposant aussi du pouvoir de mettre son patient en arrêt de travail par exemple ou de lui octroyer des droits en matière de prise en charge. Il est une sorte de passeur, à la frontière indiscernable du normal et du pathologique, gardien de l'ordre social, voire même moral.* » Il faut lui faire confiance : lui-même ne s'y sent pas contraint d'aucune manière. Or, tous les patients le disent, c'est seulement lorsqu'on voudra bien leur faire confiance aussi (surtout), entendre leur témoignage, comprendre leur histoire en les considérant comme des auxiliaires indispensables du diagnostic, bref : reconnaître enfin leur douleur, se sentir enfin en confiance, que la guérison peut s'amorcer, déjà sauvés, en quelque sorte. « *Le plus difficile c'est qu'on ne voulait pas me croire* », affirme une des interlocutrices de Le Breton. Dès lors que le médecin accepte de la croire, qu'elle ne se sent plus seule, qu'elle peut compter sur un homme ou une femme disponible et informé – la voilà soulagée d'une part du fardeau et notamment de l'anxiété liée à son état.

Qu'est-ce que la confiance ?

Pour m'aider à répondre à cette question, je m'inspirerai de quelques pages du magazine « Sciences humaines » que je citais tout à l'heure. Elle m'ont paru très justes et suggestives.

Et d'abord, ce constat : la confiance est partout ! A côté de la confiance en soi, une des clés du développement personnel, on notera la confiance en autrui (dans le couple, au travail, envers son médecin ou son plombier), la confiance dans les institutions (la justice, la politique, les médias), la confiance en l'avenir ; il y a aussi les indices de confiance qui permettent de prévoir si les consommateurs sont prêts à s'endetter pour acheter et les entrepreneurs à investir... En un mot comme en mille, on dira que la confiance est fuyante, qu'elle peut renvoyer à des sens très différents débouchant chacun sur une série de théories rivales.

Achille Weinberg propose d'avancer dans la réponse à la question qu'il pose : qu'est-ce que la confiance ?, en décomposant ce concept composite en trois moments : 1°) La confiance ne se décrète pas, elle doit être installée. Un exemple explicite de cette installation serait le fameux « apprivoise-moi » recommandé au Petit Prince par le renard qu'il rencontre pour la première

fois. Manière de dire : la confiance ne se décrète pas ; elle se construit – à travers ou grâce à la discrétion, à l’observation mutuelle, au mouvement de rapprochement progressif. C’est vrai par exemple dans le domaine du travail où tout nouveau collègue est jugé et jaugé. Il faut qu’il fasse quelques preuves pour que la confiance à son égard s’installe. Bref, la confiance n’est pas affaire de foi aveugle : elle se forge en fonction d’une expérience antérieure. Quand cette expérience manque et qu’il faut malgré tout choisir un avocat, un plombier, un médecin, un charpentier, d’autres facteurs interviennent : la réputation, les garanties extérieures (ce qu’un ami de confiance me dit d’Untel) ou encore l’intérêt réciproque qui veut qu’on peut faire confiance à son garagiste, p.ex., dans la mesure où il a lui-même intérêt à conserver sa clientèle.

Ces quelques lignes puisées dans le dernier roman de Carline Lamarche : *« Les touristes venus (à Bruxelles) de banales républiques comme la France, l’Allemagne ou l’Italie, mais aussi les Japonais fils et filles de l’Empereur, de loin les plus nombreux, privilégiaient pour leurs achats les fournisseurs de la Cour, la cour belge, quoique obsolète en politique, fournit en effet ce label destiné à inspirer confiance, une confiance basée sur l’inoxydable exotisme de nos institutions. L’appellation honorifique fournisseur de la Cour est décernée en fonction de l’excellence du produit, et de la longévité de la marque, digne d’un contrat exclusif avec le Palais royal, les rois, reines, princes et princesses ne s’approvisionnant dès lors qu’à cette source dûment estampillée. »*

2°) Une fois établie – par expérience, par réputation ou par calcul de risque -, la confiance, affirme Weinberg, crée un nouveau mode de relation fondé sur trois éléments très avantageux : la sérénité, la sécurité et la simplicité. Sur le plan émotionnel, en effet (sérénité), avoir confiance permet de s’abandonner à un tiers et de faire baisser son niveau d’inquiétude. Il faut être « en confiance » pour confier un bien précieux, ou pour se confier à quelqu’un dont on a de bonnes raisons de penser ou de croire qu’il ne nous trahira pas, qu’il tiendra ses promesses, sera fidèle à sa parole (quand même cette fidélité ne sera bien sûr jamais simple crispation sur du même, autrement dit routinière). Sur le plan cognitif (sécurité), la confiance qu’on accorde à une personne (ou à un système) permet d’entrer en « pilotage automatique » et donc d’économiser toute une série de vérifications : je ne suis pas obligé, chaque fois que je m’assieds, de vérifier la solidité des pieds de ma chaise ! Enfin, sur le plan social, la confiance permet de réduire la complexité des choses (simplicité) : pouvoir compter sur un collègue de confiance évite de multiplier les contrôles, les consignes et fait gagner bien du temps ! Il ne faudrait pas oublier toutefois qu’au côté « jardin » de la confiance correspond un côté « cours » : ainsi, si je peux boire un verre d’eau du robinet en toute confiance, c’est parce qu’il existe en amont tout un système de contrôle et de normes qui assurent la qualité de l’eau. Le fonctionnement d’une relation de confiance repose sur une infrastructure institutionnelle faite de règles, de contrôles, de procédures et de normes. On s’en rend compte – forcément – lorsqu’on vit une crise de confiance !

Enfin, 3°) Weinberg évoque les failles, les ratés, les limites de la confiance. Des médecins se trompent, des professeurs se dédisent : à ces moindres signes de défaillance, l’esprit se met en alerte et la confiance vacille. La crise de confiance dévoile un mécanisme mental fondamental : car si, en état de confiance, je peux me permettre de fonctionner sur le mode de l’habitude, dès qu’une alerte est donnée, je vais repasser en mode « alerte » et me remettre à contrôler, à me méfier, à me montrer circonspect, critique. L’esprit devient vigilant, méfiant.

En résumé, on pourrait dire que la confiance, au fond, n'est rien d'autre qu'une suspension provisoire de l'esprit critique. On confie à un tiers ce que l'on a de plus précieux : ses enfants, sa santé, sa vie parfois, son amour. Cette confiance recèle une part d'inconnu : mais il faut bien croire en la solidité du sol sur lequel on marche si l'on veut continuer à avancer. On ne vit pas seul. Et l'on ne peut sans cesse se méfier de toutes celles et tous ceux avec lesquels on partage un même territoire, un même pays. Ce ne serait plus vivre, à vrai dire. La confiance, sans s'imposer, se propose donc pour que vivre (vivre ensemble) soit possible – et heureux, joyeux.

Faire confiance !...

A une époque où les coups de couteau dans les contrats sont monnaie courante, où la parole donnée perd de son épaisseur, de son poids, où la presse n'a de cesse de relayer des informations effrayantes qui instillent la méfiance, où la théorie du complot fleurit un peu partout à propos d'un peu tout, où les pratiques de manipulation se sophistiquent, où les rumeurs font et défont des réputation, où le harcèlement, dans la profession, dans le sport, devient une habitude, etc. – comment, dans un tel contexte (volontairement noirci !) ne pas confondre confiance et naïveté (voire crédulité) ?

Naïveté, innocence : vertu d'enfance. Celui qui naît (et l'on peut naître à tout âge), s'il veut grandir et pousser droit, doit pouvoir compter sur la confiance, sur un climat de confiance, comme on dit volontiers. On ne commence rien, vraiment (et certainement pas à vivre) sans confiance. Qu'est-ce qui différencie l'enfance de l'âge adulte, demandait Christian Bobin dans l'un de ses livres – et il répondait aussitôt : le mensonge... laissant entendre par là que sans un solide sol de confiance, l'enfance se perd, se dilapide, se (dé-)fausse.

Alors bien sûr, comme tout ce qui est excessif, l'excès de confiance nuit ! Je pense à une expérience du genre de celle de Milgram où, à force de se fier à l'avis de scientifiques soi-disant compétents, des personnes comme vous et moi en viennent à faire souffrir et peut-être même mourir des frères humains. On pense à l'excès de confiance qu'on peut mettre dans un homme politique, un banquier, un chef d'entreprise, un conseiller quelconque qu'on suppose expert en sa matière – et qui se retourne contre vous, parce que vous avez manqué de vigilance. Pas de confiance sans critique, telle devrait être la règle – non pas parce que la méfiance serait première, mais parce que la confiance ne va pas de soi. Peut-être est-ce à ce juste équilibre entre confiance et critique que vise Paul Ricoeur lorsqu'il parle de « naïveté seconde », c'est-à-dire d'une naïveté récupérée à travers toutes sortes d'expériences existentielles qui auront contribué à nous éviter de tomber dans les pièges de la crédulité, de la confiance mal placée – qui nous auront permis de nous rendre compte que tout le monde ne mérite pas confiance *a priori*...

A plus d'une reprise, dans le chapitre précédent, celui où j'ai tenté de définir la confiance, Weinberg, dont je m'inspirais, insistait sur la qualité du sol de confiance nécessaire pour que la confiance existe effectivement, et qu'il n'y ait pas lieu de la confondre avec la crédulité. De ce point de vue, les croyants (judéo-chrétiens en particulier), qui réfléchissent en terme d'alliance avec leur Dieu, ont peut-être quelque chose d'intéressant à proposer...

Une conviction judéo-chrétienne forte, en effet, revient à penser que la confiance fondamentale n'est pas naïve, du genre de celle, je me répète, qui s'aveuglerait sur les

faiblesses, les défaillances humaines, mais elle s'ancre dans et se nourrit de la mémoire de la fidélité indéfectible de Dieu pour les humains, comme le raconte la bible. On touche ici au thème biblique majeur de l'alliance, qui ne peut s'établir sans confiance donnée et reçue. Dans ce sens, celui d'une confiance qui se fonde dans une fidélité éprouvée au jour le jour (on pense à la manne qui nourrit le peuple au désert, à la manière dont Dieu accompagne son peuple sans désespérer, comme une colonne de feu durant la nuit, de fumée pendant la journée), la confiance n'est pas une théorie, une simple vue de l'esprit plus ou moins abstraite, mais la mise en œuvre au contraire, très concrètement, de quelques règles de base concernant le respect mutuel, par exemple, ou la loyauté qu'on veut cultiver par rapport à ses collègues et aussi bien, lorsqu'on est enseignant, aux élèves et à leurs parents.

Entendez-moi bien, la confiance n'est pas la conséquence de la loyauté, mais sa condition : la confiance reçue transforme, libère et donne d'entrer dans la dynamique du don réciproque. Exemple : si je prête un livre à quelqu'un qui non seulement ne me le rend pas, mais encore, prétend que je ne le lui ai jamais prêté, on comprendra sans doute que ma confiance à son égard va s'éteindre ! Si au contraire, il me rend mon livre avant même que je ne le lui réclame, il est probable que je n'aurai aucun mal à lui proposer moi-même, dans l'avenir, d'emporter l'un ou l'autre de mes bouquins favoris... La confiance entraîne la confiance, dans une espèce de cercle vertueux. Mais il faut que quelqu'un commence, il faut pouvoir compter sur une source de confiance – et celle-ci, pour le croyant judéo-chrétien, s'appelle « Dieu » !

Dans un petit livre intitulé « Une vie simple » (Albin Michel, 2017), Alexis Jenny et Nathalie Sarthou-Lajus interrogent Enzo Bianchi, fondateur de la communauté monastique de Boze, dans le Piémont. Ils y évoquent entre autres la corrélation étroite entre confiance et vie communautaire.

Pour Enzo Bianchi, pas de doute : la confiance permet de vivre ensemble. Sans elle, la vie communautaire, la vie sociale devient un enfer ! A moins de s'en remettre aux règles... mais les règles ne remplaceront jamais la confiance : elles n'auront jamais la force de cohésion de la confiance. Et l'on sait bien d'ailleurs qu'à trop compter sur les règles, on brime la liberté – et que faute de liberté, l'on est fameusement tenté de rompre les règles !

Une communauté – religieuse, et aussi bien éducative – sans confiance serait réduite à un squelette, suggère le prieur de Boze, c'est-à-dire à sa règle : elle manquerait de chair, de souffle. Elle deviendrait étriquée, proprement invivable. Seule la confiance (avec la dose de liberté, de responsabilité qui lui est inhérente) permet de résoudre la tension, présente en toute communauté, quelle qu'elle soit, entre fantasme de maîtrise et désir de liberté.

La confiance qu'on tente de cerner ici est au cœur de la foi chrétienne, me semble-t-il : c'est l'idée que l'on peut se fier à quelqu'un – que l'on peut suivre Jésus en toute confiance, par exemple – parce qu'il est fidèle, qu'il tient ses promesses. Ou que l'on peut compter sur lui, sur la force de son esprit, parce qu'il a montré à de multiples reprises qu'il avait le sens des responsabilités, et qu'à la question « qu'as-tu fait de ton frère ? », il a pu répondre : « j'ai veillé sur lui » ! Petit à petit, sans me forcer, je vais en venir à reconnaître que je ne peux me passer de cette confiance parce que tout simplement, je ne peux me suffire à moi-même, je ne peux pas ne compter que sur moi, que la source de la reconnaissance qui suscite la confiance est nécessairement entre moi et toi, entre moi et eux, etc.

A ce propos, peut-être vaut-il la peine ici de se souvenir que « confiance », c'est, étymologiquement, « cum » (avec) et « fidere » (se fier), qui désigne aussi la foi et la fidélité. Personnellement, j'y verrais le signe que la confiance n'inclut pas seulement une personne (le guide, le prêtre, celui qui sait ou qui commande, l'enseignant, le directeur), mais toute la communauté. Autrement dit, la confiance a aussi, toujours, une dimension horizontale : elle s'instaure entre les membres de la communauté – religieuse, éducative, professionnelle. On peut repérer là quelque chose comme l'expression d'un lien d'obéissance (c'est-à-dire aussi bien d'écoute) mutuelle.

Je voudrais revenir un instant, dans ce contexte, sur le thème de la règle qu'on a abordé tout à l'heure. Pour préciser, arrondir les angles. Pour Enzo Bianchi, en effet, la confiance ne va pas sans un minimum de règle, qui jouerait le rôle de garantie contre le risque d'une trop grande personnification de l'autorité au sein de la communauté, ou contre le risque d'identification de la communauté à son leader. Elle sert de garde-fou, et contribue à accorder au charisme de chacun la place qu'il mérite au sein de la communauté. Elle ménage l'espace de la responsabilité, et protège la liberté de chacun contre les tentations (ou les tentatives) totalitaires, les risques d'emprise ou de manipulation. Somme toute, elle tient lieu (comme on parle d'un lieu-tenant) de tiers. Et le meilleur qu'on puisse en attendre, c'est qu'elle maintienne vif l'espace du dialogue, qu'elle évite qu'il ne s'amenuise en duels, où ne vaille que la loi de la jungle, celle du plus fort comme on le sait bien.

Pourquoi ne ferait-on pas confiance d'office ? Pourquoi se méfie-t-on ? Parce qu'on a peur, répondra-t-on la plupart du temps... Et, de fait, foi, confiance et peur s'excluent. « La foi OU la peur », écrivait jadis sans ambages Maurice Bellet dont on sait pourtant qu'il est plutôt partisan des procédures d'inclusion que d'exclusion. Notez qu'il n'est pas rare que, pour de sombres raisons politiques, idéologiques, on insiste sur la peur, au détriment de la confiance, ne fût-ce que parce qu'on a constaté qu'économiquement, la sécurité rapportait bien davantage que la confiance. Perversion des systèmes, encore et toujours !...

La confiance OU la peur, donc : c'est ainsi qu'on (re-)présente souvent la réalité, sans concession – de manière dichotomique, exclusive – avec, du point de vue de la foi/confiance, l'opprobre jetée sans nuance sur la peur. Jésus n'a-t-il pas intimé à ses disciples d'ailleurs, avant Jean-Paul II : « N'ayez pas peur » ?...

Or, n'en déplaise à d'aucuns, cette attitude n'est pas réaliste. Sans doute fait-on confiance aussi contre la peur – et c'est bien ce qui se passe lorsque Jésus invite ses disciples à ne pas avoir peur. Sans doute, la confiance se gagne-t-elle en bonne partie sur la peur qu'elle cherche à faire reculer. Peut-être, qui sait ?, ne parlerait-on pas de confiance sans la peur...

Alors, bien sûr, les effets de la peur sont-ils très souvent détestables : j'ai peur donc je hais ; j'ai peur donc je me défends – sachant que la meilleure défense, c'est l'attaque ; j'ai peur donc je fuis (dans la honte, parfois, ce qui n'arrange rien en termes de ressenti notamment !), etc. Il reste néanmoins que la peur est souvent elle-même le résultat d'une méconnaissance. La combattre (et se battre en faveur de la confiance, de l'établissement d'un climat de confiance, comme lors de la naissance de l'Union Européenne, par exemple, au sortir de la guerre 40), cela revient la plupart du temps à chercher à connaître (l'autre, ses motivations, les raisons de sa propre peur), à s'éduquer, à grandir pour voir enfin plus large et

loin, plus haut et profond. Pour éviter de se laisser obnubiler par tout ce qui est censé faire peur et qui est teinté de mensonge, de demis-vérités, d'idées toutes faites, de préjugés, que sais-je.

On culpabilise souvent la peur, écrit Martin Steffen. Ou on se culpabilise d'avoir peur. Or, la peur n'est pas un vice. Il n'y a pas lieu d'en avoir honte *a priori*. C'est la lâcheté qui est honteuse, ou la haine quand la peur y tombe. En outre, il faut bien reconnaître qu'il n'y a guère d'arguments qui tiennent vraiment contre la peur si largement irrationnelle qu'elle ne se laisse pas rejoindre par la sagesse. La seule solution qui vaille alors, c'est d'aller au bout de sa peur, d'y consentir sans... peur et sans reproche, de la reconnaître pour la connaître enfin et n'en avoir plus peur ! Ne plus avoir peur de sa peur (l'avoir apprivoisée, en quelque sorte), afin de constater qu'on peut avoir peur pour de bonnes raisons, non faute de confiance, mais parce qu'on aimerait (« J'ai peur que tu t'éloignes, dit l'époux, l'épouse, le père, la mère, parce que je t'aime »). Sans doute cette constatation, cette simple reconnaissance des sentiments pour ce qu'ils sont, permet-elle de faire le premier pas vers une confiance en bonne et due forme. La confiance vient révéler cet amour fondamental et l'étayer. Elle vient au bon moment afin de me permettre de construire mon existence non pas sur le sable de la peur, mais sur le roc de la confiance.

Vient alors le temps où la confiance qu'on fait, remplace la confiance qu'on a : tant que mon fils est ce petit enfant dont je sais tout, j'ai confiance en lui, écrit Martin Steffens (« Petit traité de la joie – consentir à la vie », Poche Marabout, 2011). Dès lors que son jardin secret devient plus grand et mieux entretenu, je n'ai plus, sous peine de « crever » de peur, qu'à lui faire confiance. *« Lui refuser cette confiance, c'est l'aimer, certes, mais de façon possessive : la coquille d'un œuf doit être assez solide pour protéger l'oiseau et assez fragile pour lui permettre de la briser et de s'envoler. La seule chose que peut désormais le père, c'est donc espérer en son fils : espérer qu'il choisira le bien dont la voie lui a été dessinée plutôt que le mal qui partout sème la mort. Il ne lui appartient que de se réjouir que son fils, sur le difficile chemin de la vie, continue d'avancer, en évitant les pièges. Dans cette joie, encore une fois, il y a la douleur d'aimer. Les bras ouverts au fils prodigue sont comme ceux du poème d'Aragon : ils dessinent une croix. »*

Voilà peut-être de quoi répondre à la question de savoir sur quoi fonder un rapport de confiance (en éducation, à la maison, à l'école, dans un mouvement de jeunesse) : sur le respect plutôt que sur le jugement ; sur la bienveillance plutôt que sur la défiance ; sur l'amour plutôt que sur des méthodes – même bien éprouvées.

Foi et confiance, croire et se confier, est-ce la même chose ? J'imagine qu'il faut croire en quelqu'un pour risquer de se confier à lui. Mais la foi qui ouvre à la confiance, d'où vient-elle ? De la foi d'autres personnes, très souvent, qui me convainquent et me font me dire : celui-là, il est fiable, tu peux t'y (con-)fier. A un moment donné, foi et confiance coïncident en une espèce de cercle vertueux qui fait passer de l'une à l'autre et de l'autre à l'une.

« Voyant leur foi, peut-on lire dans l'évangile selon saint Matthieu, (9,1-8), Jésus dit au paralysé : 'Confiance, mon enfant, tes péchés sont pardonnés' ». « Confiance, recommandent les proches de l'aveugle Bartimée, il t'appelle. » La foi, c'est celle du « prochain » ; la confiance, c'est celle induite par ces « prochains » qui, probablement, ont éprouvé,

expérimenté un jour la force de la foi en Jésus, dans le cœur même du paralysé ou de l'aveugle Bartimée. La confiance, c'est la route la plus directe vers la foi, un tremplin vers la foi en celui qui sauve, libère, guérit.

En théologie chrétienne (cf. saint Thomas d'Aquin), la confiance est l'acte suprême de l'espérance. Et il n'est pas rare qu'on la confonde non pas avec la foi (ce que pourtant l'étymologie tendrait à suggérer) mais avec le mouvement tout entier de l'espérance. Elle offre l'appui (cf. les métaphores de Dieu comme rocher, rempart, abri, citadelle, refuge, etc.) dont l'homme a besoin et sur lequel il peut compter confronté qu'il est aux tâches de la vie et à ses difficultés. En d'autres termes, pour persévérer malgré les épreuves et espérer parvenir au but, il faut pouvoir compter sur les vertus propres de la confiance. Dans la bible, on est continuellement confronté à des conflits de confiance entre Dieu et soi-même (sa propre volonté) ou des créatures (des idoles) qui, la plupart du temps, soit ne sont pas fidèles à leur promesse, soit mentent, purement et simplement ! On constate toujours une espèce de résistance, dans les récits bibliques, à se confier à Dieu - peut-être parce que sa promesse est exigeante, qu'elle demande qu'on y travaille, qu'on se dépense pour la rendre vive. Les sages, les prophètes n'auront de cesse de dénoncer cette paresse spirituelle et de rappeler la nécessité du choix initial de/en faveur de Dieu qui rejette tout autre maître que celui dont la puissance, la sagesse et l'amour (paternel) méritent une confiance absolue.

Dans les évangiles, il est assez fréquemment question de la justice du royaume qui vient de Dieu et est seule digne de foi. La confiance s'enracine dans cette foi, prenant les traits de l'espérance, comme on vient de le signaler en citant saint Thomas. Elle est intimement liée à l'humilité, comme le montre, par exemple, cet épisode, dans l'évangile de Marc, où Jésus invite ses disciples à s'ouvrir comme des enfants aux dons du Père : « *Amen, je vous le dis : celui qui n'accueille pas le royaume de Dieu à la manière d'un enfant n'y entrera pas.* » (10,15)

Néanmoins, la confiance, quand elle coïncide avec la foi, n'est pas aveugle ou puérile ; elle n'attend pas tout de l'autre ; elle prend acte des défaillances humaines... mais elle est foi en l'homme malgré tout. Comme la foi, la confiance est un pari sur l'inconnu. Elle repose sur la tête d'épingle de l'acceptation de l'incertitude, de la vulnérabilité. Elle ne met pas d'office à l'abri des infidélités. Elle est volontaire : la confiance veut faire confiance – advienne que pourra... le meilleur si possible. Il en va de même avec la foi. La Cananéenne, qui s'est heurtée à une fin de non-recevoir de la part de Jésus qui prétend n'être venu que pour les brebis perdues d'Israël insiste et veut envers et contre tout, y compris sa réputation, que Jésus l'entende – et il finit par obtempérer tant, reconnaît-il, la foi de cette femme (mâtinée d'humour, d'auto-dérision) est grande.

En réalité, on a déjà eu l'occasion de le signaler, *l'a priori* de la confiance va assez nettement à l'encontre de ce que suggèrent globalement nos sociétés où l'autre apparaît d'emblée plutôt comme une menace que comme quelqu'un qui nous veut du bien, où l'imprévu, l'irruption de l'inattendu est vécu dans l'angoisse plutôt que dans la sérénité. Or, je n'en sortirai pas (de l'angoisse, de la menace), si je ne fais pas confiance, si je refuse de me laisser trouver. Là se révèle peut-être un des gros problèmes de l'homme occidental contemporain : sa réticence, qui le fait souffrir parce qu'elle suscite la solitude qui l'épouvante et le blesse, sa résistance à être trouvé, reconnu simplement pour qui il est. A force d'avancer masqué, de ne penser valoir que ce qu'il fait ou possède, à force de se cacher derrière toutes sortes de masques, de

réputations, de préjugés, l'homme contemporain à la fois s'enkyste dans la méfiance et « crève » de solitude. Or, il n'en sortira (il sortira de cette souffrance, et il entrera dans la confiance) que lorsqu'il aura de bonnes raisons de croire que quelqu'un le veut à la maison, près de lui – parce qu'il lui fait confiance, parce qu'il croit en lui ; que, dès lors, il cessera de le rabaisser, de le croire mal ou moins aimé ; qu'il arrêtera enfin de penser que nul n'est vraiment intéressé par lui parce qu'il ferait partie des meubles, qu'il ne serait qu'une habitude parmi d'autres, qu'il paraîtrait habillé de routine une fois pour toutes.

Manquer de confiance – en soi et aussi bien en l'A/autre – revient souvent à se croire rejeté de/par la communauté et suscite un sentiment plus ou moins profond de perte. Pour surmonter ce sentiment, il faut pouvoir compter sur une confiance radicale proche de ce que Jésus suggère d'après l'évangile, à savoir : « Tout ce que vous demandez en priant, croyez que vous l'avez déjà reçu, et cela vous sera accordé. » C'est en vivant cette confiance, note fermement Henri Nouwen (« Le retour de l'enfant prodige », Bellarmin, 1992), que s'ouvrira enfin le chemin vers mon désir profond.

Mais cette confiance elle-même n'est probablement accessible que pour autant qu'on ait fait place dans sa vie à la reconnaissance – aux antipodes du ressentiment qui bloque littéralement la perception et l'expérience de la vie en tant que don. Mon ressentiment me fait dire en effet que je ne reçois pas ce que je mérite, ce qui soi-disant m'est dû. D'où l'envie, la jalousie. En revanche, l'attitude de reconnaissance qui consiste à simplement admettre que ce que j'ai et ce que je fais ne m'appartient pas en propre mais a été reçu pour être partagé, peut contribuer à me lancer du côté de (dans) ce que Paul Ricoeur (« Philosophie, éthique et politique – Entretiens et dialogues », Seuil, 2017) appelle « *la cellule de bon conseil* » (une expression sous laquelle on peut lire que nous avons toujours besoin de l'aide de quelqu'un qui contribue à l'effectuation de nos capacités ; une façon aussi de pointer le lieu où la solitude doit être compensée par quelque chose qu'il appelle le « bon conseil », mixte de bienveillance, de reconnaissance des capacités – singulièrement de ceux qui semblent en manquer radicalement les malades, les handicapés...), où prévaut la règle de confiance suggérée par le philosophe danois Peter Kemp lorsqu'il dit : « *Ce qui reste d'humain, le dernier retranchement de l'humain, c'est la capacité d'entrer dans le rapport 'donner-recevoir'* ».

La reconnaissance, dans le cadre du « bon conseil » et aussi bien sous les auspices de la confiance, peut devenir un choix, une discipline – un peu comme je peux choisir de voir la vie comme un verre à moitié plein plutôt que comme un verre à moitié vide. Je peux choisir la reconnaissance, affirme Henri Nouwen, même quand je souffre et que tout me pousserait à me plaindre ou à me répandre en reproches ; je peux la choisir même quand on me critique et que l'amertume risque de m'inonder ; je peux encore choisir d'accorder un privilège aux paroles de bonté et de pardon même lorsque j'entends monter les cris de vengeance et de haine... Il est toujours possible de choisir entre la reconnaissance et le ressentiment, entre la confiance et la méfiance – et ce qui force la porte de la reconnaissance, c'est la confiance... en celui qui me cherche. Or Dieu sait si... Dieu nous cherche toujours comme le représentent tant et tant de paraboles dans l'évangile, parmi lesquelles celle du Bon Berger et du Père Miséricordieux ont ma préférence.

Cela dit, la confiance et la reconnaissance qui s'ouvrent l'une à l'autre, ne vont pas sans risques parce que la méfiance et le ressentiment n'ont de cesse de m'avertir des dangers inhérents au fait de renoncer à mes calculs et à mes soupçons. Il me faut donc oser, risquer de

me mettre en danger pour donner leur chance à la confiance et à la reconnaissance. Faire la pari (paulinien) que l'amour qui ne passe pas est au début et à la fin – que, comme disait avec conviction un de mes amis « je ne tomberai jamais plus bas que la main de Dieu » (plus bas que l'amour qu'il est)...

Reste pour moi une question : celle de la confiance en soi. Va-t-elle de soi ? En regorger rend péremptoire, prétentieux ; en manquer rend résigné, craintif. La moindre des choses revient peut-être à comprendre qu'elle dépend, au moins en partie, de la confiance qu'on me fait. Même si ce n'est pas la panacée : combien de personnes à qui l'on fait largement confiance et qui doutent d'elles-mêmes presque irrésistiblement ?... Et combien de personnes qu'on estime peu fiables et qui prennent leur revanche en développant une estime de soi incroyable !... Mais la confiance en soi et l'estime de soi, est-ce la même chose ? Sont-ce là des expressions synonymes ? D'aucuns (cf. Jean Monbourquette : « *De l'estime de soi à l'estime du soi* », Novalis, 2013) prétendent que la confiance en soi concerne ce que je fais, tandis que l'estime de soi se rapporterait à qui je suis... La confiance en soi se définirait par le juste sentiment de ses forces, de ses talents que les éducateurs (les parents, les enseignants) sont censés aider les enfants et les jeunes à obtenir et faire croître. Trop de confiance en soi mènerait à la présomption ; trop peu conduirait tout droit à la médiocrité, à une timidité dont on aurait avantage à se départir le plus vite possible sous peine d'impuissance. Quant à l'estime de soi (je cite Jean Monbourquette), elle correspondrait à l'appréciation que la personne se donne tant pour sa personne que pour sa compétence. L'estime de soi comprend plusieurs dimensions, à la fois positives et négatives : on parlera d'amour de soi et de don de soi, d'acceptation de soi ou de non-acceptation, d'évaluation de soi ou de dévaluation de soi

« La confiance en soi peut-être définie simplement comme le jugement que l'on a de ses propres compétences, propose Frédéric Fanget, dans l'article qu'il publie dans la revue « Sciences humaines » que j'ai déjà citée. Que se passe-t-il donc lorsque la confiance en soi vient à manquer ? » Sa réponse à cette question cruciale est simple et assez prévisible : on entre dans le règne de l'inhibition, de l'indécision, des évitements, de l'anxiété voire de la honte – et en fin de compte, on en vient à altérer radicalement notre jugement sur nous même en multipliant les préjugés du genre : « je ne suis pas capable », « je me trouve nul », « je dois toujours faire mieux », « je n'arrive jamais à me décider », « je dois me méfier des autres », etc.

Pour Frédéric Fanget, le manque de confiance en soi, s'il peut toucher tout le monde à tel ou tel moment, est assez couramment un trait de personnalité. Reste que l'attitude de l'entourage joue sur ce plan un rôle important : un soutien inconditionnel des parents (leur amour), quel que soit le comportement de l'enfant, influence plus ou moins considérablement le niveau de sa « confiance-propre » (comme on dit « amour-propre »). Ainsi pourrait-on dire que plus l'enfant est aimé, plus il aura tendance à se faire confiance ; en revanche, un soutien conditionnel (en lien avec l'éducation), c'est-à-dire qui dépendrait du comportement de l'enfant, influence la stabilité de la confiance-propre.

L'action des enseignants est également déterminante, note Frédéric Fanget, ainsi que celle des « bons (!) copains » dont les moqueries, les humiliations, les mises à l'écart dans les cours d'école peuvent produire un effet détestable sur la confiance en soi. Enfin, certains traumatismes de vie peuvent faire vaciller une confiance en soi préalablement construite : un

viol, par exemple, ou un grave accident, ou un échec professionnel, une expérience de harcèlement au travail, etc.

« Les pensées négatives associées au manque de confiance en soi ont pour effet de produire un cercle vicieux de l'échec, explique Fanget : le sentiment de ne pas être à la hauteur nous fait redouter l'échec et, dès lors, nous fait rester en retrait et freiner notre action. Finalement, on en vient à confirmer a posteriori nos échecs (« tu vois bien que tu n'es pas capable de...»), ce qui ferme le cercle vicieux. »

Comment en sortir, et le métamorphoser en cercle vertueux de la confiance ? En comptant avec/sur la « cellule de bon conseil », dont on parlait tout à l'heure avec Paul Ricoeur, sur ce foyer de confiance et de reconnaissance composé de « gens qui vous veulent du bien », des parents, des amis, mais aussi des personnes plus lointaines, professeurs ou éducateurs, à l'école, médecins et infirmières à l'hôpital. En comptant sur des lieux de réconfort et de consolation face à une société très dure parce que basée sur la compétition généralisée.

Des « lieux » - d'amour, de reconnaissance, etc. – tels que la confiance y sera alimentée par des convictions du genre : je me sens capable, je n'ai pas besoin de me comparer à tel ou tel, je me contente de comparer ce que je fais à ce que j'ai fait, j'ose relever de nouveaux défis, je suis sûr de pouvoir conduire à terme de nouveaux projets, etc. Une telle confiance en soi à la fois nourrit l'estime de soi et procure de l'élan (de l'espérance, disait-on tout à l'heure. Fort d'une telle confiance, on se sent encouragé à aller de l'avant et à se donner des objectifs réalistes, c'est-à-dire réalisables.

Au bout du compte, la confiance en soi constitue l'ingrédient décisif pour réaliser sa mission personnelle. Je ne veux pas parler ici simplement d'emploi, de salaire, de confort, évidemment, mais d'une mission qui transcende les simples ambitions de l'ego, quelque chose comme une inclination profonde du cœur, « ce » que je ne peux pas ne pas réaliser durant mon passage sur terre – ou encore le grand rêve (de l'âme) qui me poursuit autant que je le poursuis depuis que je sais penser (et rêver !). Rien de facile, sans doute, encore une fois, mais une tâche qui mène à la conviction que ce qui devait être accompli l'est et qui est capable de procurer le sentiment d'un fantastique épanouissement.